

SARRA-BOURNET, Michel, dir., avec la collaboration de Jocelyn SAINT-PIERRE, *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2001), 364 p.

Michel Ducharme

Volume 55, numéro 2, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010385ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010385ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ducharme, M. (2001). Compte rendu de [SARRA-BOURNET, Michel, dir., avec la collaboration de Jocelyn SAINT-PIERRE, *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2001), 364 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(2), 301–303.
<https://doi.org/10.7202/010385ar>

que la croissance de l'entreprise et de la population entraîne l'ajout de nombreux bâtiments et habitations. La ravine industrielle forme l'axe central autour duquel les habitations ont été érigées de manière plutôt anarchique et improvisée. En dépit du désordre apparent, la disposition des habitations obéit néanmoins à certaines règles communes aux établissements sidérurgiques de l'époque en France : la proximité du lieu de travail, l'individualité des habitations et des logements, ainsi que le regroupement des logis des ouvriers de même atelier.

De manière générale, cet ouvrage donne un excellent aperçu de l'immense chantier de recherches qui a gravité autour de la mise en valeur de ce bijou de notre patrimoine industriel : les Forges du Saint-Maurice.

CHRISTIAN DESSUREAULT
 Département d'histoire
 Université de Montréal

SARRA-BOURNET, Michel, dir., avec la collaboration de Jocelyn SAINT-PIERRE, *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2001), 364 p.

Michel Sarra-Bournet nous offre un recueil d'articles qui se veut un survol des diverses formes de nationalisme ayant marqué et marquant encore le Québec. Cinq sections structurent l'ouvrage. Les trois premières abordent la question du nationalisme au Québec dans une perspective diachronique. Ainsi, la première section couvre la période allant de 1830 à 1920. Notons toutefois que deux des quatre textes portent sur les Rébellions de 1837-1838. La deuxième partie traite de la période 1920-1960 ; la troisième de la période 1960-1990. La quatrième section s'intéresse au nationalisme actuel, alors que la cinquième mentionne le rapport entre l'histoire et le nationalisme.

La valeur du volume ne réside pas dans les textes pris individuellement. Non que certains articles ne valent pas une attention particulière. Quelques-uns sont excellents. À ce sujet, le texte de Jean-Claude Dupuis, portant sur le catholicisme et l'idée d'indépendance dans l'entre-deux-guerres, mérite une mention toute particulière pour la rigueur méthodologique, la précision dans l'utilisation des concepts et la clarté de l'argumentation. Néanmoins, dans l'ensemble, la qualité des textes varie beaucoup. De simples plaidoyers en faveur de la souveraineté (Jocelyne Couture et Kai

Neilson) côtoient des articles sérieux et réfléchis (Louis-Georges Harvey, Nelson Michaud, Louis Balthazar, Michel Sarra-Bournet...).

En fait, ce livre est plus intéressant lorsqu'il est pris dans sa globalité. Premièrement, l'ouvrage reflète la rectitude politique ambiante. Les troisième et quatrième sections (portant sur la période 1960 à nos jours) regroupent des articles étudiant les femmes, les travailleurs, les minorités francophones et les autochtones. De plus, tous les textes prônent l'ouverture et le pluralisme. Deuxièmement, il est clair que les *a priori* partagés par les intellectuels et les consensus actuels au sein de la communauté universitaire sont considérés comme allant de soi, comme des lieux communs à peu près indiscutables. Certes, dans son introduction, Jocelyn Saint-Pierre avertit le lecteur que le volume offre plusieurs lectures différentes de la réalité. Toutefois, nonobstant le texte de Max Nemni sur l'ethnicité inhérente au nationalisme québécois actuel, une certaine unanimité quant à la qualité du nationalisme québécois passé et actuel existe. Il existe à n'en point douter une interprétation consensuelle de ce qu'est et doit être un bon nationalisme au Québec.

Le lecteur a intérêt à commencer le livre par l'article de Ronald Rudin sur le « révisionnisme ». Dans son texte, Rudin met en relief l'obsession de la modernité et de la normalité qui caractérise le discours historique au Québec depuis 1970 environ. Ensuite, le lecteur devrait lire avec attention le texte de Gérard Bouchard. Ce dernier présente sa nouvelle définition de la nation québécoise qui, tout en étant française, se donne à voir comme ouverte sur le monde, tolérante et pluraliste. À partir de ces constats, le lecteur peut appréhender les articles dans leur ordre d'apparition. Il devient rapidement clair que la majorité de ces études sont caractérisées par une volonté de mettre en évidence la normalité et la modernité du nationalisme québécois. En fait, ce qui est le plus remarquable, c'est de constater combien ces textes sont de leur temps, ancrés dans le présent. Par exemple, une attention spéciale est portée à l'américanité de l'histoire québécoise. Cette vision est transposée jusque dans le discours patriote qui apparaît comme s'inscrivant dans la suite du mouvement américain. Aurait-on pu trouver une évolution plus normale pour le mouvement patriote ? Peut-on être plus moderne que les Américains ? Si la décennie 1830 fut marquée par un nationalisme patriote ouvert, la décennie 1840 ouvre une ère moins « tolérante » intellectuellement en ce qui concerne la pluralité. C'est peut-être pour cette raison qu'aucun texte ne porte sur la seconde moitié du XIX^e siècle. Enfin, même l'aspect ethnique du nationalisme duplessiste est intégré dans le cadre de l'État libéral. Bref, l'ouvrage

présente un nationalisme « québécois » par nature moderne, « normal » et ouvert à la diversité.

Le livre contient néanmoins quelques lacunes. Premièrement, le titre est trompeur. Il n'est pas question des nationalismes présents au Québec, mais bien de l'évolution du nationalisme canadien-français devenu québécois à la faveur de la Révolution tranquille. Deuxièmement, aucun article n'aborde les anglophones. Il s'agit-là d'une omission constante dans l'historiographie québécoise d'expression française. En fait, seuls Gérard Bernier et Daniel Salée les mentionnent dans une demi-page. Et encore, ce n'est que pour les dénoncer comme étant les vrais ethnicistes de la décennie 1830. Troisièmement, aucun texte ne porte sur le nationalisme canadien partagé par certains Québécois. Pierre Elliott Trudeau devient une cible pour plusieurs, mais personne ne l'aborde en lui-même. Les auteurs ne peuvent empêcher que leur texte ait un ton méprisant pour ceux qui nourrissent une vision nationale ou un nationalisme différent de celui qui constitue actuellement la norme. Par exemple, Guy Rocher mesure Daniel Johnson fils à l'aune du père. Il ne peut cacher son mépris envers le fils qui n'a pas compris le nationalisme du père. Son constat n'est valide que dans la mesure où seule la vision du père est valable, légitime et correcte. Bref, le lecteur a l'impression que si la nation est devenue pluraliste, il n'y a encore qu'une seule manière valable d'être Québécois : c'est d'adhérer au nationalisme québécois ambiant.

En définitive, l'ouvrage de Sarra-Bournet mérite d'être lu. Quiconque s'adonnera à cette lecture pourra mieux comprendre à la fois l'évolution du nationalisme « québécois » à travers les deux derniers siècles et le nationalisme actuel.

MICHEL DUCHARME
Département d'histoire
Université McGill

VIGER, Jacques, *Néologie canadienne (manuscrits de 1810)* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998), 316 p. Édition avec étude linguistique de Suzelle Blais.

La publication du texte intégral de la *Néologie canadienne* de Jacques Viger était attendue depuis longtemps. La Société du parler français au Canada (SPFC) en avait donné une première édition en 1909-1910, mais on avait cru bien faire à l'époque en reconstruisant un texte à partir des deux versions que Viger en avait laissées. André Lapierre, qui signe la préface du